

Christophe Dufossé  
L'Heure  
de la sortie

R O M A N

DENOËL

Extrait de la publication



# L'Heure de la sortie



Christophe Dufossé

L'Heure  
de la sortie

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-25325-2  
B 25325-1

«Il ne peut être question ici ni de soupçon ni d'innocence. N'en parlons plus, je vous prie. Nous sommes étrangers l'un à l'autre; nos relations n'excèdent pas le temps qu'il faut pour descendre les marches du perron. Où irions-nous, si nous commençons tout de suite à parler de notre innocence?»

Franz Kafka, *Description d'un combat*.

«C'est vraiment un bon moment, a tout simplement dit Vern.

Et il ne parlait pas seulement d'être entré en fraude dans la décharge, d'avoir embrouillé nos parents ou suivi les rails au plus profond de la forêt; il parlait de tout ça mais il me semble maintenant qu'il s'agissait d'autre chose, et que nous le savions tous. Tout était là, autour de nous. Nous savions exactement qui nous étions et où nous allions. C'était génial.»

Stephen King, *The Body*.





*Pour A.*



Éric Capadis est décédé à dix-sept heures aux urgences de l'hôpital Trousseau le lundi 19 février 1995.

Pendant le temps que dura son bref séjour dans la salle de classe numéro 109 du collège, il est probable qu'il avait dû à de nombreuses reprises regarder par la fenêtre — d'où il n'avait pu finalement s'empêcher de sauter — le marronnier au pied duquel il devait s'écraser au cours de l'année scolaire. L'accident était arrivé vers treize heures trente, peu après la deuxième sonnerie, pendant que ses élèves de quatrième attendaient à la porte de la classe qu'il leur donne l'autorisation d'entrée. Ils déclarèrent plus tard à la police que n'ayant entendu aucun bruit à l'intérieur, ils avaient alors pensé que leur professeur était absent.

Des grappes d'enfants étaient encore massées autour du corps lorsque je tentai un quart d'heure plus tard de me frayer un chemin parmi eux. Leurs visages crispés, leur immobilité spectrale soulignée par les phares des véhicules de police allumés en plein jour évoquaient les survivants étonnés d'un désastre écologique. Cramponné au bras du professeur d'éducation physique, le maître de stage de Capadis, Christine Cazin se tenait à l'écart sous les feux tournants de l'ambulance qui venait de pénétrer dans la cour du collège. C'était

une jeune femme blonde d'une trentaine d'années avec laquelle Capadis avait eu depuis le début des rapports de force sans conséquence. Quand la principale adjointe s'est penchée au-dessus du corps en même temps qu'elle, Christine Cazin a porté une main tremblante à sa bouche comme si elle allait vomir.

Un jeune gendarme au visage poupin prenait des notes, indifférent à l'agitation extérieure au périmètre de son carnet. Il appuyait son stylo si fort sur le papier que le muscle de son avant-bras se tendait et retombait en cadence. Il demanda peu après à la conseillère d'éducation de réquisitionner du personnel afin d'écarter les élèves de la zone de l'accident. Les surveillants appelés en renfort formèrent aussitôt un cordon sanitaire autour du corps en se tenant chacun par les extrémités des doigts. Leur ressemblance avec une ronde de militants figés dans une protestation muette donnait à la scène une impassibilité de film burlesque. Les événements semblaient se dérouler avec une lenteur de glacier, comme si les protagonistes de cette tragédie couraient dans tous les sens, mais à l'intérieur d'eux-mêmes.

Les deux ambulanciers, un homme et une femme vêtus de jeans déchirés aux genoux, descendirent de leur véhicule et se dirigèrent vers le corps avec un air de compétence lasse, une décontraction dans la démarche qui suggéraient une familiarité avec la mort violente. L'homme devait avoir une quarantaine d'années. Son visage était secoué par des tics nerveux. Il clignait de l'œil droit et avançait sa bouche le quart de seconde suivant dans un effet de dissymétrie incongru. La femme, son aînée de quelques années, leva les yeux vers moi et fronça les sourcils en me voyant les bras croisés sur la poitrine. Je détournai les yeux vers l'infirmière scolaire qui mangeait une pomme, hésitant entre relever le col de mon blou-

son ou passer la main sur mes joues mal rasées pour me donner une contenance.

Après avoir échangé un signe d'intelligence, les deux ambulanciers s'accroupirent près du corps et tentèrent de le disposer de façon rectiligne. Ils vérifièrent ensuite son pouls et la réaction pupillaire puis la femme lui ouvrit la chemise et l'ausculta avec un stéthoscope. C'est alors que l'homme se releva et se dirigea vers l'ambulance. Il voulut ouvrir le coffre pour amener le brancard mais la serrure résista à ses tentatives. À force de cogner du plat de la main sur l'ouverture, il finit par attirer l'attention de sa coéquipière qui se releva à son tour pour lui venir en aide. D'un geste alliant souplesse et ironie, elle lui tendit la clé du coffre. Personne n'osa sourire.

Je plissai les paupières devant un rayon de soleil hivernal et sentis mon visage se tordre sous la tension. Le principal me regarda d'un air contrarié en ajustant ses lunettes avec son petit doigt, mais c'était une contrariété administrative, une lueur pâle et désinvolte dans le regard, rien de plus. Sa silhouette restait parfaitement immobile, un pli soucieux lui sabrait le coin de la bouche. Il finit par baisser les yeux comme s'il souhaitait se recueillir avec l'ensemble de l'équipe pédagogique rassemblée autour de lui.

C'était la première fois que j'observais quelqu'un en train de mourir. Il semblait évident pour le petit groupe de professeurs penchés au-dessus de lui qu'Éric Capadis ne survivrait pas à sa chute. Je le voyais ouvrir parfois les yeux avec difficulté. Une écume vermillon et luisante jaillissait de ses oreilles et de sa bouche. Ses traits semblaient avoir quitté leur place initiale. J'avais l'impression de le regarder avec des jumelles mal réglées. Il regardait les visages avec un air de surprise mêlé à de la gêne, comme s'il ne comprenait pas vrai-

ment pourquoi il était là, couché à nos pieds et se vidant de son sang, lui qui avait toujours manifesté une certaine réticence dans ses rapports avec les autres.

La lueur bleue du gyrophare policier passait sur son corps, puis la jaune. Une de ses jambes, brisée, faisait un angle insoutenable. Quel que soit le degré de courage que nous nous attribuons, une terreur craintive persiste à s'emparer de nous en présence des agonisants. Peut-être est-ce la vie encore en eux qui nous étonne ? Avant que les ambulanciers ne le soustraient définitivement à notre vue, je me souviens m'être demandé comment j'aurais réagi à sa place.

Éric Capadis venait de fêter ses vingt-cinq ans. Il était arrivé comme stagiaire la dernière semaine de septembre, après avoir réussi le CAPES d'histoire à Créteil où il avait accompli la majeure partie de ses études. Les instituts parisiens de formation des maîtres avaient été très vite saturés. Pour une raison inconnue, le ministère avait alors décidé fin août de l'envoyer dans l'académie d'Orléans-Tours afin qu'il puisse effectuer son stage, étape indispensable à la validation de son diplôme.

Au grand dam de la direction du collège, il ne débuta pas la rentrée scolaire avec ses futurs collègues. L'administration rectorale avait égaré son dossier dans un autre service, ce qui provoqua les commentaires habituels sur l'inanité du système de division des personnels enseignants. Quelqu'un proposa même d'évoquer ce cas de figure lors d'une prochaine réunion syndicale. On s'insurgea çà et là qu'en cette fin de siècle, il puisse encore exister un tel cloisonnement entre les bureaux. Cette idée partait d'une bonne intention ; elle tomba dans l'oubli aussitôt. Cela faisait partie des projets

importants de tous les jours, conçus par habitude, structurés pour rester sans suite.

L'emploi du temps d'Éric Capadis était de six heures par semaine. On ne le voyait que très rarement en salle des profs. Cette absence rendait son personnage à la fois mystérieux et parfaitement désobligeant pour l'ensemble du personnel qui finit par l'interpréter comme une sorte de dédain érudit. Une fois son cours achevé, il déposait sa feuille de présence au bureau des surveillants, rendait la clé de sa salle à l'intendance puis se dirigeait à pas cigognesques vers la sortie réservée aux professeurs. Tout le monde au collège de Clerval le considérait un peu comme un clandestin.

Nous n'avons jamais essayé d'établir, lui et moi, une quelconque relation amicale. Il semblait fuir toute discussion, et surtout celles à caractère professionnel. Il ne parlait jamais de ses séquences pédagogiques, ne donnait jamais son opinion sur les réformes en cours. Il n'était ni syndiqué ni affilié à une quelconque mutuelle enseignante. Circonstance aggravante, il refusait toute participation aux concertations disciplinaires.

J'ai peu de souvenirs de lui mais je me souviens que sa grande taille semblait le gêner, comme si l'écart entre sa tête et ses pieds était une zone d'inquiétude dont il différait sans cesse la reconnaissance. Comme tous les hommes qui vivent à distance de leur propre corps, il semblait considérer ses actes d'un regard oblique et dubitatif. Ce qui attirait avant tout l'attention dans son visage, c'étaient ses paupières. Elles étaient épaisses, plissées, presque trop grandes pour ses yeux. Le regard sous elles avait quelque chose de captif. Il avait des cheveux noirs, plutôt fournis, traversés par des filaments argentés malgré son jeune âge. Il les perdait en golfe de chaque côté du front.

Il avait dû me parler à trois ou quatre reprises de choses sans importance avec sa voix hésitante, voltigeant sans cesse sur les accents toniques. J'avais à chaque fois été interloqué par son teint cachectique, son cou maigre et le va-et-vient maussade de sa pomme d'Adam. Je me souviens avoir pensé à la poignante solitude des girafes.

Et à George Sanders, également.

L'infirmière, une beurette à la peau couleur de thé léger, s'avança vers moi dans le couloir en tenant une feuille de température à la main, et me dit d'une voix dépourvue d'affect :

— C'est fini, je suis désolée.

Sur son badge était inscrit son prénom, Nora, comme chez les serveuses dans les chaînes de restauration rapide. Ses lunettes accrochées à un cordon pendaient sur sa poitrine. En levant davantage les yeux, je remarquai le chevauchement embarrassé de sa lèvre inférieure et supérieure.

— Vous êtes de la famille ?

— Pas vraiment, non.

— Ça veut dire quoi « pas vraiment, non » ?

La rudesse de son ton me laissa désorienté pendant quelques secondes. Je repris en tentant d'attirer son attention par une concentration pathétique de mon regard.

— Nous étions collègues dans le même établissement.

— Vous êtes professeur, donc.

J'acquiesçai.

Elle s'est détendue d'un seul coup. Ses fossettes jumelles en forme de croissant se sont incurvées le long de ses joues mates en un sourire bienveillant. J'ai toujours été troublé par le fait que le simple énoncé de mon métier suffisait à mettre les gens en confiance. Je sentis, sans raison précise, que j'au-



rais pu profiter de l'occasion pour établir un courant de sympathie plus continu entre Nora et moi, mais je n'ai jamais été attiré par des filles travaillant dans le milieu médical. Je suis intimement persuadé que les hôpitaux fourmillent de gens qui nourrissent une rancune secrète envers l'humanité.

— Vous voulez un café? a-t-elle demandé, il y a un distributeur à l'entrée du service.

Depuis qu'elle m'avait adressé la parole, un jeune homme en blouse blanche, jeans et tennis qui ressemblait à un étudiant de dernière année en pharmacologie m'observait avec insistance depuis le mur opposé. Sans doute un soupirant de Nora, avais-je pensé. Il portait des lunettes aux verres très épais. Ces lunettes étaient la seule beauté de ce visage à la peau grasse, cendreuse, mal irriguée par des nuits de travail forcé sur des livres écrits en petits caractères. Il avait le regard d'une personne qui prenait ses repas depuis des années sur la table de la cuisine, une revue spécialisée ouverte contre une bouteille de vin rouge et qui allumait la radio ou la télé dès qu'il rentrait de son travail.

— Je vous remercie, il faut que je parte. Je dois aller annoncer la nouvelle à sa famille.

— Je peux m'en charger. Dans ce genre de service, c'est une question d'habitude.

— Je suis obligé de refuser encore une fois. Je ne cherche pas à minimiser votre savoir-faire mais... (par crainte de bafouiller, je terminai ma phrase d'une traite) c'est une expérience que j'aimerais faire personnellement.

— Quelle expérience?

— Me rendre dans une ville inconnue, m'asseoir dans un canapé chez des gens que je n'ai jamais vus et leur parler de la disparition de leur fils.

— Je vois.

Elle m'a regardé avec un air désapprobateur ; ses yeux liquides se sont solidifiés en projetant un éclat bleu minéral. J'ai reculé malgré moi. Une fois encore, je m'étais trompé sur mon interlocutrice : Nora devait être une personne équilibrée avec un mode de pensée positif et rationnel, ne tolérant l'équivoque qu'à titre d'exception. Elle devait apprécier par-dessus tout la convivialité sans arrière-pensée, l'adhésion franche et les situations sans états intermédiaires.

— Je vais vous donner leur adresse et leur numéro de téléphone. Il serait préférable que vous les préveniez avant d'y aller.

Elle a commencé à fouiller dans la poche droite de sa blouse. Le drôle de type n'avait cessé de nous observer. Lorsqu'il s'est aperçu que Nora était en train de griffonner sur son carnet à spirale, ses épaules se sont décollées du mur où il était adossé, essayant de simuler une décontraction que la tension de son visage démentait. Au moment où elle a arraché la feuille et me l'a tendue, il s'est brusquement mis à marcher dans notre direction puis nous a évités à la dernière seconde avec une feinte de corps tauromachique. Un sentiment de gêne s'est alors installé entre la jeune femme et moi. Nora a baissé la tête en regardant à la dérobée l'étudiant s'éloigner. Son visage était pâle, luisant de sueur.

— C'est votre ami ? ai-je demandé.

— Non, c'est quelqu'un avec qui j'ai eu une relation il y a très longtemps.

Sa réponse avait été donnée d'une voix impersonnelle, fonctionnelle, qui semblait avoir été construite syllabe par syllabe dans un laboratoire électronique. Elle leva les yeux vers moi sans ciller, les lèvres closes, en position de retrait par rapport à la ligne tracée de ce qu'elle venait de me confier. Elle prit ma main droite dans les siennes pendant un temps

qui me parut interminable. Les ongles de ses mains fines et hâlées étaient rongés jusqu'à la chair et la vue de ces petits coussinets gonflés au bout des doigts martyrisés me donna presque la nausée. « Bon courage! », finit-elle par dire puis elle s'éclipsa en tenant sa feuille de température pliée dans sa main droite comme une longue-vue.

Je restai immobile au milieu du couloir pendant une minute, la tête vide. De temps en temps, une porte s'ouvrait à distance, une infirmière en sortait et se dirigeait vers un autre couloir. Les bruits de la ville, quelques étages plus bas, étaient très assourdis. Je me suis demandé en sortant de ma torpeur comment Nora avait pu avoir le numéro de téléphone des parents de Capadis. Je pensai immédiatement au collègue mais l'administration n'avait pas les coordonnées des proches des agents de l'État. L'unique possibilité était la police. Cette dernière avait déjà dû établir son rapport et classer l'affaire : chute volontaire du troisième étage de la salle d'histoire-géo.

Les deux battants de la salle de soins claquèrent et un infirmier poussant un chariot recouvert d'un drap apparut en sifflotant une marche militaire. Il semblait avoir une jambe plus courte que l'autre, ce qui donnait à sa démarche une mobilité et une flexibilité extrêmes qui plaçaient son corps dans un équilibre instable de mouvements asymétriques et compensés. Il passa devant moi en m'ignorant comme s'il dirigeait un Caddie vers la caisse d'un grand magasin. Je commençais à le suivre pour me porter à sa hauteur lorsqu'il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule gauche et m'aperçut. Il s'arrêta net et me sourit, dévoilant une rangée de dents jaunies par le tabac. De grosses taches de transpiration mar-

quaient sa blouse aux aisselles. Sa respiration était irrégulière et je me suis approché de lui suffisamment près pour sentir son haleine contre ma joue.

— Excusez-moi !

— Je vous en prie.

— C'est monsieur Capadis ? demandai-je en désignant la forme sous le linceul immaculé.

— C'était.

— Vous l'emmenez où ?

— À la toilette.

— Et après ?

— Au frigo.

— Je peux venir avec vous ?

— Si vous voulez... mais je vous préviens, il n'est plus très présentable. Il vaudrait mieux pas, monsieur...

J'inclinai la tête en guise d'assentiment. Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton d'une grande gentillesse, presque protecteur. Nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur. J'appuyai sur le bouton d'appel le premier. Nous attendîmes en silence, nous évitant du regard. Pour faire diversion, je regardais des chariots rangés en file indienne près du bureau de la secrétaire du service. Leur cuir était fendillé en de multiples endroits et parcouru de longues bandes de chatterton en gutta-percha.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, il donna une brusque poussée au chariot qui s'engouffra dans l'habitacul métallique avec ce cliquetis caractéristique des avirons lorsqu'ils frottent dans leurs tolets. Le léger décalage entre le niveau de l'ascenseur et celui du second étage de l'hôpital produisit une secousse qui eut pour effet de déplacer légèrement le corps.

C'est au moment où je suis entré dans la cabine que je me



# Christophe Dufossé

## •• L'Heure de la sortie

Au collège de Clerval, près de Tours, Eric Capadis, jeune professeur d'histoire-géographie, vient de se suicider en se jetant par la fenêtre de sa classe.

Lorsque Pierre Hoffman, son remplaçant, prend contact avec ses nouveaux élèves, il décèle chez eux des comportements étranges. Soudés, anormalement

**Christophe Dufossé**  
est né en 1963. Il vit  
aujourd'hui à Amboise.


*L'Heure de la sortie*  
est son premier roman.

disciplinés, ces adolescents forment un bloc impénétrable. Surtout, ils dégagent une hostilité diffuse, une violence sourde dont le narrateur sent qu'elle peut devenir extrême. Quelques blagues d'enfants attardés : c'est ce que pense d'abord Hoffman lorsqu'il reçoit

par la poste un curieux objet en peluche, lorsqu'il retrouve balafrée au cutter une jeune élève qui l'avait simplement « mis en garde », ou lorsqu'il récupère une cassette vidéo à l'énigmatique contenu.

Mais le collège tout entier semble conspirer pour banaliser la situation. Lucide et paralysé, Hoffman prend lentement la mesure de l'ascendant des enfants dans cette déliquescence scolaire, de leur savoir-faire manipulateur. Et tandis que tout s'accélère, il assiste impuissant au déroulement du plan qu'ils ont conçu. Comme une issue logique à leur destinée autiste. Comme une impeccable mise en scène pour leur adieu au monde.

DENOËL

B 25325.1  08.02  
ISBN 2.207.25325.2  
19 €

9 782207 253250